



La nébuleuse post- raciale : l'avènement d'une nouvelle dialectique raciale dans la vie politique américaine?

Grégory Benedetti



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rrca/338>

ISSN : 2101-048X

Éditeur

David Diallo

Référence électronique

Grégory Benedetti, « La nébuleuse post- raciale : l'avènement d'une nouvelle dialectique raciale dans la vie politique américaine? », *Revue de recherche en civilisation américaine* [En ligne], 3 | 2012, mis en ligne le 30 janvier 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rrca/338>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

La nébuleuse post-raciale : l'avènement d'une nouvelle dialectique raciale dans la vie politique américaine?

Gregory Benedetti

- 1 Le 4 novembre 2008, l'Amérique bascula dans une nouvelle ère lorsque le candidat démocrate noir, Barack Obama, recueillit une majorité des suffrages face à son adversaire à la présidence, le Républicain John McCain. La victoire du candidat afro-américain, premier homme de couleur à s'installer à la Maison Blanche en plus de deux cents ans d'histoire, fit naître l'espoir d'une cicatrisation d'un passé racial douloureux. Porteur d'un nouvel élan rhétorique à l'image de son discours sur la race du 18 mars 2008, qui trône désormais au pinacle de l'éloquence pour certains observateurs afro-américains modérés, ainsi que pour une frange de l'électorat démocrate, Barack Obama a profondément transformé le paysage politique des États-Unis. C'est dans cette effervescence, et cette liesse populaire, que les milieux universitaires, et surtout les cercles médiatiques, ont célébré l'avènement d'une Amérique post-raciale dans laquelle la pertinence du concept de race aurait perdu toute signification. Cette post-racialité, déjà suggérée en 1995 par David Hollinger¹, ne peut cependant pas s'envisager sous la forme d'un « après » temporel qui indiquerait la fin du racisme aux États-Unis. Comme le postmodernisme n'est pas un rejet du modernisme, ou le post-structuralisme une répudiation du structuralisme, le concept d'une Amérique post-raciale participe d'une nébuleuse dont les contours demeurent difficiles à saisir.
- 2 Par conséquent, il s'avère sans doute plus judicieux d'analyser cette nouvelle société américaine à travers le prisme d'un dialogue sur la question raciale englobant les espoirs suscités par l'élection de Barack Obama, mais également les effets pervers de celle-ci. Si la notion de race s'est vue altérée, déconstruite et repensée dans le sillage de ce tournant historique pris par les États-Unis, celle-ci s'envisage désormais avec en toile de fond la dialectique hégélienne du discours qui tente de concilier les opposés. En vue de décrypter les enjeux que ces changements imposent à la société américaine, il faut, dans un premier

temps, examiner les caractéristiques de la nouvelle rhétorique raciale utilisée par la classe montante de l'élite politique afro-américaine. Il convient, en effet, de démontrer que la vision de Barack Obama n'a pas émergé *ex-nihilo*, mais s'inspire et participe d'un renouveau de la politique noire. Par ailleurs, cette vision se heurte depuis 2009 au phénomène du « retour de bâton » initié par une partie de l'*intelligentsia* conservatrice blanche, qui manie astucieusement les ressorts du discours pour rénover sa rhétorique raciale, voire parfois raciste. Si société post- raciale il y a, c'est dans ce contexte complexe qu'elle doit être envisagée afin d'en saisir toutes les contradictions et toutes les subtilités.

3 Depuis l'élection historique de Barack Obama, l'Amérique semble avoir découvert une nouvelle rhétorique politique. Le 44^{ème} président des États-Unis est devenu le porte-drapeau d'une nouvelle garde d'hommes politiques noirs², relativement jeunes et hautement qualifiés, ayant étudié dans les plus grandes universités du pays. Si ce phénomène a trouvé un nouvel élan ces dernières années, il n'est cependant pas complètement nouveau lorsqu'on pense notamment aux fondateurs du « *Niagara movement* », W.E.B. Du Bois en tête, un siècle plus tôt³, dont le profil académique, culturel et politique était assez similaire. Si la victoire de l'ancien sénateur de l'Illinois a pris une dimension paradigmatique dans le paysage politico-racial américain, la rhétorique dite « post- raciale » qu'il incarne, puise dans les fondements d'une vision politique portée par de nombreux élus noirs aux États-Unis, et ce depuis une dizaine années. Celle-ci ne peut se résumer à un simple épisode, aussi important soit-il au regard de l'Histoire, et n'est pas le simple fait d'un candidat à la présidence ou d'un individu particulier. Tout porte à croire qu'elle s'inscrit dans un cadre rhétorique et stratégique propre, qui traduit une évolution de la politique noire américaine et du discours racial contemporain utilisé par la nouvelle vague de démocrates afro-américains. C'est dans ce contexte de changement que l'on peut décrypter et analyser les caractéristiques de ce discours post- racial qui suscite de nouveaux enjeux dans la sphère politique américaine. Cette approche au sein de la classe politique noire trouve un écho favorable au niveau fédéral, étatique, mais également local. Elle répond aux subtilités d'une dialectique raciale qui se veut flexible, dans un souci d'attirer un électorat plus protéiforme et plus diversifié que jamais.

4 Si l'abondance d'hommes politiques noirs remonte à une cinquantaine d'années, la présence, même faible, d'une classe politique noire aux États-Unis n'est, quant à elle, pas totalement nouvelle. En effet, durant la période de la Reconstruction (1865-1877), de nombreux Afro-Américains eurent accès pour la première fois au monde de la politique, comme en témoigne l'historien Eric Foner. Il note que dès 1870 une conscience politique vit le jour, et permit l'éclosion de nombreux leaders influents et charismatiques (Foner 2002, p. 285). Près d'un siècle plus tard, les succès législatifs des années 1960, avec pour symboles le *Civil Rights Act* de 1964 et le *Voting Rights Act* de 1965, contribuèrent à l'émergence d'une nouvelle classe politique noire. Votées sous l'impulsion d'un Congrès et d'une présidence démocrates, ces deux lois furent à l'origine d'une transition entre la sphère juridique, domaine privilégié par le passé pour l'avancée des droits civiques, et la sphère politique, qui devint le nouveau terrain d'expression d'une communauté afro-américaine en plein essor. Le nombre d'élus noirs passa de 500 en 1965 à 1469 dans les années 1970, pour atteindre un total de 4912 en 1980 (Preston et al. 1982, p. 75). Dans un environnement politique, économique et social pesant, une grande majorité de ces hommes politiques entra dans l'arène politico-électorale après avoir fait ses armes dans le cadre militant du mouvement pour les droits civiques. Habités aux joutes verbales et rhétoriques, ils puisaient dans le discours religieux, voire incantatoire des pasteurs noirs,

et se caractérisaient par la force et la pugnacité d'un discours adressé essentiellement à un électorat noir, majoritairement concentré dans les centres urbains du nord-est des États-Unis. A titre d'exemple, à l'échelle fédérale, pas moins de neuf élus afro-américains furent choisis pour siéger au Congrès en 1967. On citera notamment les victoires de Louis Stokes et Shirley Chisholm, respectivement dans les États de l'Ohio et de New York (Singh 1998, p. 55). L'avènement de cette classe politique noire prit forme au sein du Parti démocrate, plébiscité par l'électorat afro-américain depuis son réaligement amorcé dans les années 1930, puis complété dans les années 1960 sous l'impulsion de John Fitzgerald Kennedy et Lyndon B. Johnson.

- 5 Dans les années 1980 et 1990, c'est une deuxième vague d'élus noirs, plus politisée et moins activiste, qui jaillit en pleine lumière. Porteurs d'un discours plus pragmatique, et non plus orienté exclusivement vers l'électorat afro-américain, ces hommes politiques de « phase II⁴ » (Gillespie 2010, p.11) adoptèrent une attitude de compromis, caractérisée par l'utilisation de la stratégie de déracialisation. Joseph McCormick et Charles E. Jones définissent cette option dans l'ouvrage de Georgia Persons, *Dilemmas of Black Politics: Issues of Leadership and Strategy* :

Conducting a campaign in a stylistic fashion that defuses the polarizing effects of race by avoiding explicit reference to race-specific issues, while at the same time emphasizing those issues that are perceived as racially transcendent, thus mobilizing a broad segment of the electorate for purposes of capturing or maintaining public office » (Persons 1993, p. 76).

- 6 Cette stratégie permet de rassurer un électorat blanc souvent réticent à voter pour un candidat noir, et contribua au succès de certains hommes politiques afro-américains à la fin du XX^{ème} siècle. Ce fut le cas notamment du démocrate Douglas Wilder, qui devint en 1989, en Virginie, État majoritairement blanc, le premier gouverneur noir élu dans l'histoire des États-Unis. Cependant, on peut se demander si la victoire de Douglas Wilder marqua réellement une avancée pour la communauté noire dans son ensemble, tant le positionnement idéologique du gouverneur sembla peu en phase avec les revendications sociales des noirs. Nombreux sont ceux qui critiquèrent sa posture dite « *color-blind* », faisant ressortir les vieux démons du syndrome « *Uncle Tom* »⁵. C'est en outre une des réserves les plus fréquentes adressée à l'encontre de cette nouvelle classe politique noire : incarne-t-elle le couronnement d'un succès politique, entraînant dans son sillage de nombreuses avancées économiques et sociales pour la communauté qu'elle représente, ou n'est-elle finalement que le symbole d'un triomphe électoral, certes significatif mais aux effets limités, dans une sphère politique où les candidats et hommes politiques noirs restent tout de même prisonniers d'un système immobiliste toujours dominé par une élite blanche ?
- 7 Cependant, à l'aune de ces exemples, l'intérêt ici est de comprendre que l'avènement de Barack Obama en 2008 ne fut que l'aboutissement de plus d'un siècle de mobilisation politique au sein de la communauté noire. Pour autant, c'est dans un passé plus récent que la rhétorique politico-raciale du président américain prend sa source. Barack Obama, tout comme une cohorte de nouveaux élus démocrates noirs, incarne un certain renouveau au sein des cercles politiques afro-américains. A ses côtés, nous pouvons citer d'autres exemples de cette génération dorée, née pendant ou après le mouvement pour les droits civiques. Au niveau fédéral, on pense notamment à la représentante de l'État de New York, Yvette Clarke, ou encore à Jesse Jackson Jr., représentant de l'État de l'Illinois, et fils du candidat démocrate aux élections présidentielles de 1984 et 1988. A l'échelon étatique, la présence d'hommes politiques noirs de la « génération Obama » est tout aussi

remarquable. Deval Patrick, deuxième gouverneur noir de l'Histoire américaine depuis son élection en 2006 dans le Massachusetts, personnifie au même titre que le président ce nouvel élan politique. Au niveau local, l'essor de ces élus de « phase III⁶ » (Gillespie 2010, p. 10) se matérialise, entre autres, par la présence de Michael Nutter, maire de Philadelphie depuis 2007 ou de Cory Booker, maire de Newark depuis 2006. Malgré le succès politique que ces élections représentent, on notera toutefois que la plupart de ces élus travaillent dans des circonscriptions ou villes où la majorité de la population est noire. Bien que porteurs d'un discours trans-racial, qui brise les frontières raciales et qui tente d'attirer un électorat plus diversifié d'un point de vue racial et social, ce sont souvent les électeurs traditionnels qui offrent un écho favorable au positionnement pourtant plus modéré des candidats afro-américains. La situation est cependant légèrement différente pour Deval Patrick, surprenant gouverneur de l'État du Massachusetts où 80,4% de la population est considérée comme blanche selon le dernier recensement de 2010.⁷ La réussite de cet ancien membre de l'administration Clinton⁸ tend à prouver que le renouveau discursif et politique de cette nouvelle vague peut percer dans les différentes couches de la population américaine.

- 8 Au niveau fédéral et national, l'élection de Barack Obama a donc permis de lever le voile sur un groupe prometteur d'élus noirs prêts à modifier les contours de la politique raciale outre-Atlantique. Dans son livre, *The Breakthrough. Politics in the Age of Obama*, Gwen Ifill esquisse la redéfinition de la politique noire (Ifill 2009, p. 31). Lorsqu'on évoque cette nouvelle classe, on englobe une génération d'élus dont les liens avec le mouvement pour les droits civiques ne sont que très ténus. Souvent éduqués dans des milieux intégrés, au sein des plus prestigieuses universités blanches du pays, ils occupent pour la plupart une fonction d'élus depuis le début du XXI^{ème} siècle. Ils forment donc une catégorie d'hommes politiques qui se veut symbole d'un modèle-archétype nouveau et différent de celui des leaders noirs précédents issus du monde militant et plus particulièrement de la sphère religieuse. Du reste, cette génération a parfois éprouvé moult difficultés à s'intégrer à la communauté afro-américaine traditionnelle, et a dû faire preuve de persuasion et d'adaptation pour parvenir à rallier le soutien crucial de cet électorat. Ce manque d'attache et d'ancrage avec les fondements du groupe fut souvent perçu comme une forme d'affranchissement envers la tradition politique noire, particulièrement perceptible dans la rhétorique post-raciale. Cela soulève la question d'une complexité identitaire dans laquelle réside le nœud gordien du problème pour ces élus : comment plaire à un électorat dont les intérêts sont très spécifiques tout en attirant la communauté blanche? Michael Eric Dyson, professeur de sociologie à l'université Georgetown de Washington D.C. résume ce problème: « how to wink at black America while speaking to white America » (in Ifill 2009, p. 66).
- 9 Dans ce contexte, la rhétorique post-raciale se trouve confrontée à un dilemme que ces élus noirs tentent de résoudre au travers d'une dialectique hégélienne salvatrice. Ainsi, en s'attendant à faire campagne sur le mode de la déracialisation, Obama en 2008, mais également Deval Patrick en 2006 et 2010⁹, ont su séduire un électorat à majorité blanche pour briser la barrière raciale. En travaillant au cœur de la structure du Parti démocrate, ils ont acquis une légitimité électorale aux yeux du grand public. Deval Patrick, par exemple, a poussé à son paroxysme la stratégie de déracialisation, tant la thématique raciale fut absente de sa campagne électorale de 2006. Il préféra laisser son adversaire républicain, Kerry Healey, employer des références racistes plus ou moins subtiles, à l'image de ce spot publicitaire diffusé au cours de la campagne qui décrivait Patrick

comme faible et peu crédible sur les questions de sécurité (Page 2006). Dans un clip vidéo intitulé 'Deval Defends', Kerry Healey accusa Deval Patrick de défendre un homme noir soupçonné de viol. On pouvait entendre la voix de la candidate républicaine interrogeant : « If anyone you knew actually praised a rapist, what would you think? Deval Patrick did. » La vidéo s'achève sur cette phrase : « Deval Patrick. He should be ashamed, not governor. » On peut noter que Kerry Healey associe à son adversaire un sentiment, la honte, plutôt qu'une fonction, celle de gouverneur, dénotant ainsi l'incapacité du candidat afro-américain à occuper un poste à grandes responsabilités. Gouverneur adjoint à l'époque, Healey tenta de déstabiliser la coalition rassemblée derrière Deval Patrick en sollicitant l'inconscient d'un électorat blanc habitué aux connotations raciales des publicités négatives. A l'opposé, Deval Patrick essaya de proposer une offre politique épurée de toute dimension raciale lorsqu'il brigua le poste de gouverneur du Massachusetts. Dans un État où seulement 5% de la population est noire, il se présenta comme un pont entre les différentes communautés. Sans occulter son héritage afro-américain, comme il l'évoque dans son autobiographie récente, *A Reason to Believe*, il se montra désireux d'incarner un renouveau politique, caractéristique de la classe post- raciale pour laquelle « post », connote non pas un après, mais un « au-delà », comme le suggère Franck Wagner (Wagner 2004). Cette conception ne perçoit pas le préfixe « post » de manière purement chronologique, mais souligne plutôt la possibilité de redéfinir un système de pensée parfois trop restreint par une vision exclusivement temporelle. Deval Patrick refusa de faire du concept de race la pierre angulaire de son discours politique, comme l'illustre cette citation : « If all I was offering was to be the first black governor of Massachusetts, I wouldn't have won » (Gillespie 2010, p. 177). Par conséquent, cette génération post- raciale se définit par son habileté à résoudre ce dilemme dialectique dans lequel la race n'est jamais totalement absente, malgré un désir constant de laisser cet aspect controversé en marge du débat public. La nouvelle classe politique noire doit donc composer avec l'héritage de ses aînés, adeptes d'un discours engagé et militant, ainsi qu'avec les éléments plus modérés de la génération post- mouvement pour les droits civiques. Ces hommes politiques « post- raciaux » se définissent par un syncrétisme idéologique, politique et stratégique qui constitue la source de leur réussite électorale. C'est dans un « va-et-vient dialogal » (Bruaire 1985, p. 123) propre au mouvement dialectique que s'exprime la quintessence de leur rhétorique post- raciale. Cette dernière permet en partie aux candidats noirs de résoudre les difficultés auxquelles ils font face lorsqu'ils briguent un poste d'élu dans un État, une ville, ou une circonscription composée essentiellement d'une population blanche. La dialectique raciale contemporaine d'une partie de l'élite politique noire entraîne ainsi un repositionnement racial de certains politiciens afro-américains qui peuvent sembler, à première vue, tourner le dos à leur électorat de base. Cependant cela ne les empêche pas de prôner des politiques économiques et sociales qui entendent satisfaire un électorat large, et donc la communauté noire dont ils sont issus. En agissant ainsi, ils respectent la notion de représentation politique selon laquelle le représentant doit rendre des comptes à ses électeurs. Cette théorie de la représentation fut nommée « accountability theory » par Hannah Pitkin dans son ouvrage majeur, *The Concept of Representation*, publié en 1967. Elle oppose cette approche à celle, plus ancienne, incarnée par les travaux de Hobbes qu'elle qualifie de « authorization theory », forme de représentation politique dans laquelle le représentant jouit d'un statut dominant, conféré par l'accord conclu avec ceux qu'il représente, mais envers qui il n'a pas d'obligation (Pitkin 1967, p.11). Du reste, pour Hobbes, le Prince, le représentant, bénéficie d'une supériorité intrinsèque, que le

philosophe envisage comme un mal nécessaire au maintien de la stabilité du corps social, comme il le précise dans *Leviathan* : « when men agree amongst themselves, to submit to some man, or assembly of men, voluntarily, on confidence to be protected by him against all others » (Hobbes 1651, p.115).

- 10 Cette tendance à naviguer entre les extrêmes se retrouve dans le discours de Philadelphie de Barack Obama en 2008. La dialectique post- raciale y prit tout son sens, tant le candidat dut progresser à travers les méandres d'un dilemme identitaire et politique des plus complexes. A l'image du souhait cher à W.E.B. Du Bois d'être « both a Negro and an American » (Du Bois 2005, p. 7), Obama s'attela à résoudre cette équation en faisant preuve à la fois d'empathie pour l'histoire de la communauté noire, et de compréhension pour la communauté blanche. Il n'évita pas les problèmes de l'électorat afro-américain, en notant le lien intrinsèque entre les politiques racistes du passé, et la situation socio-économique présente de ce groupe : « that history helps explain the wealth and income gap between black and white » (Obama 2008). Cependant, Obama entreprit également de démontrer son attachement à la communauté blanche en soulignant la légitimité des sentiments éprouvés par une partie de cet électorat : « In fact a similar anger exists within segments of the white community [...] when they hear that an African American is getting an advantage in landing a good job or a spot in a good college because of an injustice that they themselves never committed » (Obama 2008). Il prôna donc la réconciliation raciale par l'intermédiaire d'un dialogue constructif qui intègre les tensions inhérentes à une discussion sur la race, pour mieux dépasser *in fine* les limites et les contraintes qu'imposerait une vision exclusivement raciale de la société américaine. Le discours post- racial vu à travers le prisme de cette nouvelle génération d'hommes politiques noirs suscite ainsi un certain espoir, offrant une substitution aux pré-construits purement binaires qui ont longtemps émaillé le discours sur la race aux États-Unis. Ici, la pensée hégélienne se veut éclairante comme le propose Craig Matarrese : « In the dialectical progressions, the solution is what Hegel calls supersession, a superior interpretation resolving the tensions of the prior stage » (Matarrese 2010, p. 53). Dans le domaine de la stratégie politique et électorale, cette capacité de la nouvelle classe politique noire à parler aux différents types d'électeurs participe d'une forme de « déracialisation situationnelle », que Sekou Franklin définit de la façon suivante :

« deemphasizing race-specific issues when campaigning in white or conservative jurisdictions, but relying on race-conscious and class-specific appeals to mobilize African-American voters in racially homogenous districts » (Franklin in Gillespie 2010, p. 215).

- 11 Le discours post- racial propose donc le rejet de toute dichotomie afin de s'infiltrer dans les interstices d'une rhétorique nouvelle, acceptant les contradictions comme autant d'éléments porteurs d'une vision saine et réfléchie.
- 12 L'enjeu de la politique post- raciale réside, dès lors, dans cette faculté à politiser, plus ou moins subtilement, le concept de race via d'autres axes de réflexion politiques sur la société américaine, tels que l'assurance maladie, l'emploi ou le logement. Ces questions reflètent d'une part les priorités et les intérêts de la communauté noire, et permettent d'autre part de traiter le problème de l'inégalité raciale de manière indirecte. Pragmatique, réaliste et politique, le discours post- racial n'entend pas se perdre dans la candeur illusoire d'une société post- raciale comprise à tort comme post- raciste. Il se définit plutôt comme une rhétorique dénuée de la rage et de la colère que le récit afro-américain a pu véhiculer par le passé (Close 2011, p. 1). Conscients des réalités d'une

société toujours marquée par les cicatrices de l'Histoire, les élus contemporains n'occultent pas ce débat et ne ferment pas les yeux sur le retour de bâton tout aussi politisé, mais non moins violent, d'une partie de l'électorat blanc conservateur.

- 13 Malgré les espoirs suscités par la nouvelle élite politique afro-américaine, il apparaît tout de même prématuré de déclarer que l'Amérique contemporaine a définitivement rangé la question raciale dans les limbes du passé. La pertinence du concept de race n'a pas disparu du discours et des préoccupations d'une sphère publique toujours en proie au doute quant à sa capacité à soigner le traumatisme de plus de deux siècles d'esclavage, et de près d'un siècle de ségrégation. Du reste, l'intérêt des milieux universitaires et politiques démontre la prégnance du problème au XXI^{ème} siècle. Après avoir décrypté les ressorts du discours post-racial, il convient de considérer les effets pervers que l'essor d'une nouvelle vague politique noire induit. Depuis l'élection de Barack Obama, une partie de l'aile la plus conservatrice du Parti républicain et de la communauté blanche s'est mobilisée pour endiguer la mutation identitaire et culturelle du pays.
- 14 L'histoire américaine a traditionnellement toujours évolué avec en filigrane la question épineuse des relations raciales. Si les avancées dans ce domaine peuvent être considérées comme progressives et constantes depuis plus de deux siècles, elles ont souvent été le fruit de luttes et de tensions. Gwen Ifill rappelle cette caractéristique du grand récit américain : « throughout our nation's history, the most eventful change has often been driven by racial conflict » (Ifill 2009, 18). L'Amérique contemporaine n'échappe pas à cette règle. En effet, la victoire historique de Barack Obama a fait renaître le phénomène traditionnel du « retour de bâton ». Ce dernier se définit comme la réaction souvent violente d'une partie de la communauté blanche face au progrès des minorités ethniques et raciales. Au XIX^{ème} siècle, après douze années de Reconstruction et de progrès pour la communauté noire, ce comportement prit sa pleine mesure sous la forme de la mobilisation d'une population sudiste déchu de sa position sociale et politique dominante. Dans ce contexte la ségrégation *de jure* s'installa dans les anciens États confédérés, portée par le compromis de 1877¹⁰ et l'arrêt *Plessy v. Ferguson* de 1896¹¹. La même tendance fut observée vers la fin des années 1970 et le début des années 1980, après les victoires du mouvement pour les droits civiques. L'élection à la présidence du conservateur républicain Ronald Reagan initia une vague de retour de bâton sur le plan politique, social et culturel, qui se traduit par une période de « guerre culturelle. » On constate un phénomène assez similaire de nos jours avec la mobilisation des conservateurs américains depuis fin 2009. Une nouvelle bataille symbolique semble prendre forme et s'impose comme le pan négatif et pervers de la dialectique post-raciale contemporaine.
- 15 Au premier rang de cet élan réactionnaire, on retrouve tout d'abord le Tea Party, ce mouvement populaire et populiste initié fin 2009 par un groupe de conservateurs opposés au gouvernement fédéral et à la politique prônée par la présidence Obama. Selon les dernières études menées sur la composition du Tea Party, il s'avère que la majeure partie de ses sympathisants seraient blancs, républicains, âgés de plus de quarante-cinq ans, et fervents défenseurs des valeurs les plus conservatrices. En avril 2010, 18% de la population américaine se disait proche de ce groupe (Zernike et Thee-Brenan 2010). La mobilisation du Tea Party s'inscrit dans la lutte face à l'augmentation des taxes, la montée en puissance d'un gouvernement fédéral jugé trop interventionniste, et surtout dans l'opposition à la réforme du système de santé qui constitue jusqu'à présent l'une des décisions majeures du président démocrate. La virulence du Tea Party prit, du reste, une

ampleur plus significative lors d'un rassemblement organisé en mars 2010 pour tenter d'infléchir la position des membres du Congrès quant à la proposition de loi sur la réforme du système de santé. Réunis sur les marches du Capitole, ces activistes conservateurs clamèrent haut et fort leur hostilité au projet, préconisant un retour vers une Amérique plus traditionnelle. Cet appel fut résumé sous le slogan : « *Take Back America* » (Close, 2011, p. 37). Il convient d'analyser ici le sous-texte d'une telle revendication. Dans le contexte d'une présidence démocrate avec à sa tête un chef de l'exécutif noir, la nature de ce discours se veut tout à fait troublante. On ne peut que difficilement faire abstraction de la connotation raciale sous-entendue dans de tels propos qui rappellent les heures les plus sombres de la mobilisation des suprémacistes blancs du Sud, au cours de la Reconstruction. Il s'avère qu'une partie de l'électorat blanc semble ne pas accepter le changement identitaire que l'Amérique contemporaine est en train d'expérimenter. Face à l'image d'une famille noire à la Maison Blanche, ces conservateurs craignent de devenir une minorité dans un pays dont les contours démographiques sont redéfinis par l'immigration, l'intégration et la mixité sociale, identitaire et ethnique.

- 16 Ce mal-être d'une frange de la communauté blanche se confirme à la vue des pancartes portées par des manifestants lors d'un rassemblement en septembre 2009. On pouvait lire par exemple « *It's 1939 Germany all over again* » ou encore « *Don't Tax Me Bro !* », avec l'image de campagne de Barack Obama en toile de fond (Reynolds in *Daedalus* 2011). Ici, le président américain est comparé à un dictateur en puissance qui voudrait s'emparer du pays et limiter les libertés individuelles du peuple. On comprend dès lors que le Tea Party a délibérément choisi de politiser la question raciale sous couvert de thématiques caractéristiques du débat politique américain : libertés individuelles contre intervention de l'État ; limitation des taxes pour ne pas freiner la liberté d'entreprendre contre augmentation des impôts pour aider les plus démunis etc ... De plus, en comparant Obama au dictateur allemand Hitler, c'est la figure de l'Autre, étranger et menaçant, porteur de valeurs contraires à celles des États-Unis, qui rejaillit. Le but affiché est de décrédibiliser la stature d'un président noir dont la légitimité et la représentativité sont remises en question. Quant au slogan « *Don't Tax Me Bro !* », il n'implique pas moins une dimension raciale subtile, puisqu'il évoque la relation paternaliste, voire dominatrice, de la communauté blanche envers les Noirs. Il rappelle également les attitudes symptomatiques de la période de la ségrégation, lorsque les Afro-Américains devaient s'adresser aux Blancs avec respect et courtoisie, alors que ceux-ci pouvaient traiter les Noirs de manière condescendante et méprisante. C'est également une façon de déchoir Obama de son piédestal présidentiel en employant une familiarité inédite envers le chef de l'exécutif.
- 17 Le discours politique du Tea Party semble donc exprimer une certaine nostalgie pour un passé, une période « pré-Obama », qui dénote un malaise face à l'éclosion d'une classe politique noire et l'évolution démographique du pays. Les références à la présidence Obama comme étant celle d'un communiste dénué de patriotisme évoquent un langage codé, qui masque mal un racisme parfois inconscient, mais néanmoins présent. David Bositis, chercheur au *Joint Center for Political and Economic Studies*, un groupe de pensée travaillant sur la communauté afro-américaine, confirme ce sentiment : « *If you listen to their [Tea Party] language, it's always about 'taking our country back'. But it's really not taking the country back as is. It's taking the country back - as in time* » (Campo-Flores 2010). Là où le discours post-racial de la nouvelle élite politique noire se veut débarrassé

d'une conception purement temporelle de la question raciale, une partie de l'*intelligentsia* conservatrice persiste dans une vision passéiste de la politique raciale. Sarah Palin n'hésita pas, en outre, à brouiller les pistes dans cette nébuleuse politique et discursive, en utilisant à son avantage l'argument post-racial pour défendre les positions du Tea Party : « It seemed that with the election of our first black president, our country had become a post-racial society » (Close 2011, p. 48). Néanmoins, en suggérant cette hypothèse, l'ex-colistière de John McCain ne fit que remettre au goût du jour les contradictions d'un débat qui émaille l'Histoire américaine depuis plus de deux siècles. La simple évocation d'une telle possibilité suggère en réalité que la fin du racisme est encore une chimère. Aussi, certaines données chiffrées attestent-elles de la vigueur de ce retour de bâton. En effet, en avril 2010, une enquête menée par le *New York Times* et *CBS News* révéla que 73% des sympathisants du Tea Party souscrivaient à l'affirmation suivante : « if blacks would only try harder, they could be just as well off as whites » (Campo-Flores 2010). Cette affirmation correspond aux critères d'un racisme moderne, appelé également racisme symbolique. Il se présente sous la forme de quatre idées pré-conçues récurrentes : les Noirs ne souffrent plus de discrimination ; leur situation précaire est le résultat logique d'un manque d'éthique du travail ; les Noirs ont des demandes trop importantes ; ils ont déjà obtenu plus que ce qu'ils méritent (Tesler et Sears 2010, p. 18).

- 18 Si les positions du Tea Party peuvent parfois être perçues comme extrêmes, ne reflétant pas nécessairement la pensée de l'électorat républicain blanc, il ne faut cependant pas négliger le fait que de tels sentiments sont également partagés par une frange plus visible de l'aile conservatrice. C'est ainsi que Donald Trump, le magnat de l'audio-visuel et une des plus grandes fortunes du pays, provoqua une polémique tout aussi troublante du point de vue de la question raciale. En avril 2011, alors qu'il envisageait l'éventualité d'une candidature aux élections présidentielles de 2012, le milliardaire déclencha une onde de chocs dans la sphère politique en remettant en cause la citoyenneté de Barack Obama. Il insista pour que le président américain produisît une version longue de son certificat de naissance. Inondant les médias du pays d'accusations infondées, Donald Trump devint le porte-drapeau d'une branche ultra-conservatrice désireuse de présenter Obama comme un étranger, un Autre culturel et identitaire. David Remnick dans le *New Yorker* confirme cette thèse : « these rumors, this industry of fantasy, are designed to arouse a fear of the Other, of an African-American man with a white American mother and a black Kenyan father » (Remnick 2011). La finalité d'un tel discours réside dans la volonté de mobiliser un électorat blanc et conservateur qui craint de glisser vers la marge d'une société qu'il a toujours dominée et façonnée. Face à un président noir qui se pose en modèle du progrès racial aux États-Unis de par son attitude pragmatique en quête de compromis sur les questions identitaires, les groupes républicains les plus extrêmes ont perdu l'adversaire militant et pro-noir dont ils disposaient encore dans les années 1980 avec Jesse Jackson par exemple. Ils entendent alors réorienter le discours racial sous couvert de thématiques politiques et culturelles masquant un racisme difficilement dissimulé. Joel Dreyfuss, rédacteur en chef du magazine en ligne afro-américain *The Root*, explique la position de Donald Trump et des tenants du « Birther movement » dans les studios du *Michael Eric Dyson Show*¹² : « there's an element in the birther movement¹³ that basically wants to deny the possibility of a black president » (Dyson 2011). Beaucoup s'accordent à penser qu'une telle polémique n'aurait vraisemblablement pas trouvé d'écho avec un président blanc. La controverse fut d'autant plus racialement connotée, que Donald Trump continua dans son optique de destruction de l'image d'Obama, en mettant en doute les circonstances dans lesquelles le président fut accepté dans les

universités d'Harvard et Columbia. Trump suggéra : « The word is, he wasn't a good student and he ended up getting into Columbia and Harvard. I'd like to know : How does he get into Harvard, how does he get into Columbia if he isn't a good student ? » (Hutcherson 2011). De telles références au passé éducatif et universitaire d'un homme politique noir, ainsi que la remise en cause de ses capacités intellectuelles, relèvent une nouvelle fois d'un racisme certes déguisé, mais non moins réel. Une telle vision rappelle les conceptions défendues par les membres de la *Dunning School*¹⁴ au début du XX^{ème} siècle. Elle ne fait qu'entretenir une perspective anthropologique de la race qui conçoit les relations entre les groupes en termes d'inégalité, comme le souligne Bernard Boxill :

« the race idea's terrible power to corrupt [...] classifies people into different races [...] and insists that these differences are signs of built-in, important, and intractable intellectual, temperamental, and moral differences » (Boxill 2001).

- 19 De plus, elle remet au goût du jour le débat sur la discrimination positive qui continue d'enflammer le pays. En effet, pour les conservateurs américains, l'argument visant à favoriser l'intégration d'étudiants issus de minorités ethniques ne devrait plus avoir cours dans une société dite post- raciale. On voit dès lors comment ces idéologues tentent de récupérer cet argument à leur avantage pour reprendre la main sur le débat idéologique et politique qui anime le pays. Si Donald Trump s'est défendu de toute forme de racisme à de nombreuses reprises au cours de cette polémique, il n'a pu éviter le courroux d'une partie de l'élite intellectuelle noire, choquée qu'elle fut de voir des remarques infondées s'abattre sur le président. Michael Eric Dyson précisa sur CBS :

« Skepticism about black intelligence and suspicion about black humanity have gone hand in hand throughout the history of this country in feeding the perception that black people don't quite measure up » (Hutcherson 2011).

- 20 Dans ce contexte du retour de bâton porté par une partie de l'aile la plus conservatrice de l'électorat républicain, il est intéressant d'observer quelle fut la réaction du président américain. Dans un premier temps ce dernier éluda la polémique, préférant se situer au-dessus du problème, afin d'éviter que le débat ne prenne des proportions démesurées. Comme lors de la controverse au sujet de son pasteur, le révérend Jeremiah Wright lors de la campagne 2008, Obama savait que la question raciale ne pouvait guère servir ses intérêts. Joel Dreyfuss confirme : « He [Obama] has made the decision that getting into a debate about race is not a winning issue for him. He has only confronted it in moments of crisis » (Dyson 2011). Les mêmes problématiques émergèrent au moment du scandale de l'arrestation controversée de Henry Louis Gates, professeur afro-américain à Harvard qui fut interpellé par erreur par un policier blanc alors qu'il rentrait chez lui à Cambridge, dans l'État du Massachusetts. Barack Obama essuya un vent de critiques violent lorsqu'il s'exprima sur l'affaire en dénonçant la « stupidité » du policier en question. Le président dut, dans un second temps, s'employer à un exercice dit de « *damage control* » pour faire face aux accusations de racisme dont il fut l'objet. Il organisa ainsi une rencontre, « *the beer summit* », entre les deux protagonistes de ce fait divers afin de clore le différend.

- 21 Pour revenir sur la controverse concernant la nationalité du président, on observera qu'au terme d'un mois de crise et d'un débat devenu incontournable dans les médias américains, Barack Obama décida de présenter la version longue de son certificat de naissance. Dans un souci de mettre fin à la polémique, le président proposa de répondre avec humour aux attaques de ses adversaires républicains lors du dîner annuel des correspondants de la Maison Blanche, le 30 avril 2011. Aussi fit-il son entrée sur la scène avec en toile de fond un film mêlant différents éléments de la culture populaire américaine, le tout agrémenté d'une chanson intitulée *I am a Real American*, pour le moins

évocatrice de l'état d'esprit du président. D'autre part, c'est avec une ironie non dissimulée qu'il utilisa une scène de *The Lion King* en guise de « film de sa naissance »¹⁵. Ce qui put s'apparenter à première vue à une touche d'humour, en parfaite adéquation avec le contexte de l'événement en question, permit en réalité au président de dénoncer les critiques sur son héritage africain, sur la peur d'un Autre non pas humain, mais presque animal, dénigrant ainsi les stéréotypes les plus communément utilisés à l'encontre des Noirs aux États-Unis.

- 22 Dès lors, on note que l'Amérique post-raciale ne peut s'entendre comme une société dépourvue de racisme et de xénophobie. Là où cette société post-raciale s'appréhende comme un moyen pour l'élite politique noire d'aborder des aspects purement socio-politiques, elle est, au contraire, un masque pour une partie de l'Amérique blanche, qui tente de dissimuler ses véritables revendications à travers le prisme d'un discours épuré, mais non moins coloré d'un racisme latent. Par conséquent, la solution pour la société américaine contemporaine consiste à repenser et à réorienter sa politique et son discours racial, afin de parvenir à une situation apaisée et pacifiée.
- 23 Au cours de la dernière décennie, les relations raciales ont indéniablement évolué aux États-Unis. L'augmentation de l'immigration et des relations interraciales, ainsi que les nouvelles caractéristiques du recensement depuis 2000¹⁶ ont considérablement modifié les perspectives académiques, médiatiques et politiques, sur l'analyse de la question raciale. Cette dernière reste parfaitement d'actualité cependant, dans une Amérique qui semble avoir franchi un cap, et tourné une page de son histoire en élisant successivement au cours de la première décennie du XXI^{ème} siècle son deuxième gouverneur afro-américain, et surtout son premier président noir. Du reste, les chiffres laissent à penser qu'une majorité d'Américains a évolué dans sa représentation et sa perception des hommes politiques noirs. Pour illustrer cela, on notera que le résultat de Barack Obama au sein de l'électorat blanc fut supérieur à celui enregistré par son prédécesseur en tant que candidat démocrate en 2004, John Kerry¹⁷. Cette victoire a ainsi permis à un nombre considérable d'observateurs de s'interroger sur la perspective d'un horizon post-racial. Le discours de Barack Obama a pris alors tout son sens dans un pays en quête de rédemption quant à la question délicate des relations raciales. Inspiré par un nouveau groupe d'élus afro-américains apparu dès le début des années 2000 aux différents niveaux de l'échelle politique et auquel il était lui-même intégré, Obama a dynamisé, rénové et même redéfini les contours de la politique noire aux États-Unis. Il est devenu l'élément paradigmatique d'une vision dite post-raciale, car libérée des tensions et de l'engagement distinctifs de la rhétorique afro-américaine traditionnelle.
- 24 Néanmoins, ce renouveau de la politique noire ne saurait occulter la mobilisation tout aussi importante d'une partie de la communauté blanche ultra-conservatrice. En effet, à l'image du Tea Party et de la polémique suscitée par Donald Trump, mais également du rassemblement « *Restoring Honor* », organisé par le commentateur politique Glenn Beck, la droite réactionnaire américaine a très vite réagi après le séisme provoqué par l'élection d'un président noir. Masquant son hostilité presque personnelle et viscérale contre le président, cet activisme conservateur a utilisé les rouages de la politique pour afficher son opposition aux mesures prises par le gouvernement américain depuis le début 2009. En point d'orgue de cette contestation, se trouve indiscutablement la résistance à la réforme du système de santé, décision symbolique du mandat de Barack Obama jusqu'à présent. Le discours de cette nouvelle vague conservatrice est venu rappeler que les stigmates du racisme n'avaient pas complètement disparu du paysage socio-politique.

Ainsi, si une majorité d'Américains se déclare tout à fait favorable à la présence d'un président noir, il convient de noter que John McCain a recueilli 55% du vote blanc en 2008 (Kohut 2008).

- 25 Ces divergences notables entre une nouvelle élite politique noire et une partie de l'électorat blanc ne font que renforcer la nébuleuse épistémologique qui entoure le concept d'une Amérique post- raciale. A travers le prisme de cette nouvelle dialectique mettant aux prises deux conceptions nouvelles et rénovées des relations raciales aux États-Unis, on peut observer que les sources de tensions ne sont que le reflet d'une Histoire américaine qui peut se lire comme un grand récit, dans lequel la question raciale revient avec insistance au gré des évolutions culturelles, identitaires, politiques et sociales. Les progrès aperçus lors de la Reconstruction, suivis de la longue période de ségrégation, tout comme le mouvement pour les droits civiques qui ouvrit la voie à la guerre culturelle, ainsi que l'élection de Barack Obama qui fut très vite éclipsée par la violence du Tea Party et d'une frange de l'Amérique conservatrice, s'imposent comme autant d'épisodes qui témoignent de la circularité de l'histoire américaine lorsqu'il s'agit d'évoquer le problème racial. Cette thématique ne progresse que difficilement à l'image d'une dialectique qui peine à trouver un consensus. Le pays avance au rythme d'arguments qui sont parfois interchangeableables. Comme le souligne Claude Bruaire, « les thèmes et les thèses opposés se dévorent eux-mêmes » sans véritablement atteindre le niveau spéculatif qu'Hegel entend comme une reconstitution, une médiation permettant de conjurer la négation des deux extrêmes (Bruaire, 1985, p. 50). Si « la dialectique est ce qui doit être surmonté » (Bruaire, 1985, p. 87), la nébuleuse épistémologique post- raciale est ce chemin menant à une conversion unitive et réparatrice. C'est dans ce dialogue récurrent et circulaire que l'Amérique contemporaine deviendra enfin cette société post- raciste, dans laquelle la race, ou l'ethnicité, ne seront plus ces éléments de catégorisation sociale imposés, mais au contraire autant de formes d'affiliation sur le modèle d'une théorie du contrat racial, et d'un dialogue renouvelé, comme le suggère David Hollinger : « Yet a post- ethnic perspective opens the possibility of a fresh dialogue with persons skeptical about some claims made in the name of multiculturalism » (Hollinger, 1995, p. 5). Dès lors, le préfixe « post » pourra exprimer la quintessence de sa valeur sémantique.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages cités

BELTRAN, M. 'What's at Stake in Claims of Post-Racial Media?' in *flow*, 2010 <<http://flowtv.org/2010/06/whats-at-stake-in-claims-of-post-racial-media>>

BOBO, Lawrence D. 'Somewhere Between Jim Crow and Post-Racialism.' in *Daedalus* (Spring 2011), pp 11-36.

BOXILL, Bernard. 2001. *Race and Racism*. (New York : Oxford University Press)

- BRUAIRE, Claude. 1985. *La dialectique*. (Paris : Que Sais-Je ? Presses Universitaires de France)
- CAMPO-FLORES, A. 'Are Tea Partiers Racist ?' in *Newsweek*, 2010 <<http://www.newsweek.com/2010/04/25/are-tea-partiers-racist.print.html>>
- CLOSE, Ellis. 2011. *The End of Anger*. (New York : HarperCollins Publishers)
- COHEN, C. J. 'Millenials and the Post-Racia Myth.' in *Daedalus* (Spring 2011), pp 197-205.
- DUBOIS, William E.B. 2005 [1903]. *The Souls of Black Folk*. (Stilwell, Kansas: Digireads.com Publishing)
- Editorial. 'A Certificate of Embarassment: The President is Finally Forced to React to a Preposterous Political about his Birth.' in *The New York Times*, 2011 <<http://query.nytimes.com/gst/fullpage.html?res=9A03E7D7153BF93BA15757C0A9679D8B63&ref=birthermovement&pagewanted=print>>
- Editorial. 'Play the Race Card' in *Newsweek*, 2009 <<http://www.newsweek.com/2009/09/19/play-the-race-card.print.html>>
- FONER, Eric. 2002. *Reconstruction. America's Unfinished Revolution 1863-1877*. (New York: First Perennial Classics)
- GADAMER, Hans-Georg. 1976. *Hegel's Dialectic*. (New Haven : Yale University Press)
- GILLESPIE, Andra (ed.) 2010. *Whose Black Politics? Cases in Post-Racial Black Leadership*. (New York: Routledge)
- HOBBS, Thomas. 1651. *Leviathan*. (New York: Oxford's World's Classics).
- HOLLINGER, David A. 1995. *Postethnic America*. (New York: Basic Books)
- HOLLINGER, D.A. 'The Concept of Post-Racial : How Its Easy Dismissal Obscures Important Questions' in *Daedalus*, 2011, pp. 174-182. <<http://history.berkeley.edu/faculty/hollinger>>
- HUTCHERSON, K. 'Donald Trump Rejects Allegations of Racism.' in *CNN*, 2011 <<http://www.cnn.com/2011/POLITICS/05/01/trump.racism.allegations/index.html>>
- HUTCHINGS, Vincent L. VALENTINO, Nicholas A. 'The Centrality of Race in American Politics' in *Annual Review of Political Science*, 2004, n°7, pp. 383-408
- IFILL, Gwin. 2009. *The Breakthrough : Politics and Race in the Age of Obama*. (New York: Doubleday)
- KAUFMAN, J. & FIELDS, G. 'Election of Obama Recasts National Conversation on Race' in *Wall Street Journal*, 2008 <<http://online.wsj.com/article/SB12262758443012071.html#printMode>>
- KOHUT, A. 'Post-Election Perspectives.' in *Pew Research Center*, 2008 <<http://pewresearch.org/pubs/1039/pos-election-perspectives>>
- LEE, J. 'A Post-Racial America ? Multiracial Identification and the Color Line in the 21st Century' in *Nanzan Review of American Studies*, 2008 n°30, pp. 13-31. <www.ic.nanzan-u.ac.jp/AMERICA/kanko/documents/09DR.LEE.pdf>
- LEE, T. 'Post-Racial and Pan-Racial Politics.' in *Daedalus* (Spring 2011), pp 136-150.
- MATARRESE, Craig B. 2010. *Starting with Hegel*. (New York : Continuum)
- MCILWAIN, C. 'Clinton Veering Close to Stereotypes' in *Newsday*, 2008 <<http://newsday.com/news/opinion/ny-opmci255590495feb25,0,3654993.story>>
- OBAMA, Barack. 2007 [1995]. *Dreams from my Father*. (Edimbourg: Canongate Books Ltd)
- OBAMA, Barack. 2006. *The Audacity of Hope*. (Edimbourg: Canongate Books Ltd)

- OBAMA, B. Transcript speech. 'We the People in Order to Form a More Perfect Union.' in *The New York Times*, 2008. <<http://www.nytimes.com/2008/03/18/us/politics/18text-obama.html>>
- PATRICK, Deval. 2011. *A Reason to Believe*. (New York: Broadway Books)
- PAGE, S. 'Elections Test How Much Race Matters: African-American Candidates for Major State Offices Try to Break Some 'Old Barriers'' in *USA TODAY*, 2006 <http://www.usatoday.com/news/washington/2006-10-31-election-race-matters_x.htm#>
- PERSONS, Georgia A. 1993. *Dilemmas of Black Politics : Issues of Leadership and Strategy*. (New York: Harper Collins Publishers)
- PITKIN, Hannah. 1967. *The Concept of Representation*. (London: University of California Press)
- PRESTON, Michael B., HENDERSON Jr, Lenneal J., PURYEAR, P. (eds) 1982. *The New Black Politics. The Search for Political Power*. (New York: Longman Inc.)
- REMNICK, D. 'The Joshua Generation. Race and the Campaign of Barack Obama.' in *The New Yorker*, 2008 <http://www.newyorker.com/reporting/2008/11/17/081117fa_fact_remnick>
- REMNICK, D. 'Trump, Birtherism, and Race-Baiting.' in *The New Yorker*, 2011 <<http://www.newyorker.com/online/blogs/newsdesk/2011/04/trump-birtherism-and-race-baiting.html?printable=true¤tPage=all>>
- SHEAR, M.D. 'Obama Releases Long-Form Birth Certificate.' in *The New York Times*, 2011 <<http://thecaucus.blogs.nytimes.com/2011/04/27/obamas-long-form-birth-certificate-released/?>>
- SMITH, Robert C. 2003. *Encyclopedia of African-American Politics*. (New York: Facts On File Inc.)
- SMITH, R. M. , KING, D. S. , KLINKER, P.A. 'Barack Obama and American Racial Politics.' in *Daedalus* (Spring 2011), pp. 121-135.
- TESLER, Michael & SEARS, David O. *Obama's Race. 2010. The 2008 Election and the Dream of a Post-Racial America*. (Chicago: The University of Chicago Press)
- TOLSON, J. 'Does Obama's Winning Streak Prove that Race Doesn't Matter?' in *USNews*, 2008 <<http://www.usnews.com/news/campaign-2008/articles/2008/02/15/-does-obamas-winning-streak-prove-that-race-doesn't-matter?>>
- WAGNER, F. 'Du structuralisme au post-structuralisme' in *Etudes littéraires*, n°36, 2004, pp. 105-126. <<http://id.erudit.org/iderudit/012906ar>>
- WEST, Cornel. 1994. *Race Matters*. (New York : First Vintage Books Edition)
- ZERNIKE, K. 'The Persistence of Conspiracy Theories.' in *The New York Times*, 2011 <<http://www.nytimes.com/2011/05/01/weekinreview/01conspiracy.html?ref=birthermovement&pagewanted=print>>
- ZERNIKE, K. & THEE-BRENAN, M. 'Poll Finds Tea Party Backers Wealthier and More Educated.' in *The New York Times*, 2010 <<http://www.nytimes.com/2010/04/15/us/politics/15poll.html>>

Vidéos

- 'Deval Defends.' Campaign advertisement by Republican candidate Kerry Healey. <<http://www.bing.com/videos/watch/video/deval-defends/6kvrjsj>>
- 'President Obama at the White House Correspondents Dinner.' 30 avril 2011 <<http://www.youtube.com/watch?v=n9mzJhvC-8E>>

Emission radio

Joel Dreyfuss dans le 'Michael Eric Dyson Show.' 28 avril 2011 <<http://dysonshow.org/?p=4639>>

Photos

REYNOLDS, Michael. 12 septembre 2009 <http://www.monstersandcritics.com/news/usa/features/article_1500872.php/In-Pictures-Protest-Over-President-Obama-s-Health-Care-Reform?page=8>

Site internet

US Census Bureau <www.census.org>

NOTES

1. Hollinger, David. 1995. *Post-Ethnic America* (New York : Basic Books)
2. Les termes « noir » et « afro-américain » seront utilisés indifféremment dans cet article.
3. Le *Niagara movement* fut créé en 1909 par une élite intellectuelle majoritairement blanche, guidée cependant par l'influent leader noir W.E.B. Du Bois. Issue du mouvement abolitionniste de la seconde moitié du XIXème siècle, ce mouvement se caractérisa notamment par sa dimension interracial très novatrice à l'époque. Ce n'est que dans les années 1930 et 1940 que le mouvement devenu *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP) s'orienta vers un leadership quasi-exclusivement noir (Smith 2003, p. 251).
4. Elus noirs de phase II : hommes politiques afro-américains dans les années 1970 et 1980 moins caractérisés par un style de confrontation et plus enclins à forger des alliances politiques avec d'autres minorités. (Gillespie, 2010, p. 11).
5. L'expression « Uncle Tom » trouve ses origines dans la publication du roman de Harriet Beecher Stowe, *Uncle Tom's Cabin* en 1852. Le terme est péjoratif et fait référence à certains leaders noirs accusés d'accepter le statut inférieur de la communauté noire dans son rapport avec la population blanche. Souvent considérés comme traîtres de la cause noire, ces leaders trouvent un soutien plus important parmi les Afro-Américains modérés. (Smith 2003, p. 356).
6. Elus noirs de phase III : hommes politiques afro-américains contemporains sans filiation avec le mouvement pour les droits civiques et éduqués dans un milieu majoritairement intégré.
7. US Census Bureau: <http://quickfacts.census.gov/qfd/states/25000.html>
8. En 1994, Deval Patrick fut nommé Attorney General pour les droits civiques par le président démocrate Bill Clinton.
9. Deval Patrick a été réélu pour un second mandat en tant que gouverneur en 2010.
10. L'élection présidentielle de 1876 entre le républicain Hayes et le démocrate Tilden fut très serrée et se solda par un compromis qui ouvrit la voie à près d'un siècle de ségrégation. En contre-partie de la victoire électorale Hayes dut retirer les troupes fédérales du Sud, et laissa les suprémacistes blancs reprendre le contrôle du système social et politique.
11. *Plessy v. Ferguson* : arrêt de la Cour Suprême des États-Unis rendu en 1896 qui autorisa l'instauration de la ségrégation dans les États.
12. Le *Michael Eric Dyson Show* est une émission de radio présentée depuis avril 2009 par Michael Eric Dyson en partenariat avec l'université Morgan State de Baltimore.

13. Birthers : groupe d'Américains convaincus que Barack Obama n'est pas né aux États-Unis, ce qui le rendrait inéligible et inapte à occuper la fonction présidentielle comme le stipule la section 1 de l'article 2 de la Constitution.
14. Dunning School : groupe d'historiens sudistes influents au début du 20ème siècle qui considèrent que l'échec de la Reconstruction était dû en partie à l'impossible adaptabilité de la communauté noire, ainsi qu'à ses déficiences sociales et intellectuelles (Smith, 2003).
15. « President Obama at the White House Correspondents Dinner 2011 » : <<http://www.youtube.com/watch?v=n9mzJhvC-8E>>
16. Depuis 2000, les Américains peuvent désormais choisir de figurer simultanément dans plusieurs races parmi les différentes catégories proposées sur les documents du recensement.
17. Obama a recueilli 43% des suffrages au près de l'électorat blanc contre 40% pour John Kerry en 2004. (Kohut 2008).

RÉSUMÉS

The 2008 presidential election came to be celebrated as a climactic event in terms of race relations in the United States. The victory of Barack Obama, the first African-American candidate to garner a majority of the votes, seems to have left behind the last traces and bruises of slavery, segregation, and racism. This historic election fostered a wave of enthusiasm among Americans and inspired media and academic circles to comment excessively and passionately on it. Many pundits jumped to the conclusion that the election of a black president had paved the way to the advent of a post-racial society. Yet it seems premature to make such a claim without clearly defining the concept. Has the United States entered an era liberated from racism, putting aside the last signs of a troubled racial past? How can we then explain the violent backlash of some of the most conservative elements of the Republican Party? In this new and nonetheless ever changing context, it is necessary, on the one hand, to clearly analyze and scrutinize the main characteristics of a potential post-racial society as it is presented by some of the rising stars of black American politics. On the other hand, one cannot abstain from mentioning the other side of the coin: the renewed racial discourse used by some nostalgic members of American politics. This essay intends to demonstrate the complexity of the period through the lens of a new racial dialogue inspired by the Hegelian dialectics

INDEX

Mots-clés : politique américaine, Amérique post- raciale, hommes politiques afro-américains, dialectique, Hegel, élections 2008, Tea Party, , déracialisation, Barack Obama, Deval Patrick, Donald Trump

Keywords : American politics, post-racial America, African-American politicians, dialectics, 2008 presidential elections, the Tea Party, white backlash, deracialization

AUTEUR

GREGORY BENEDETTI

PRAG Université Stendhal-Grenoble 3